



Rêve, fantasme, délire

Jean-François Cottès

La psychanalyse, depuis Freud et Lacan, enseigne qu'à toute réalité le sujet préfère le rêve, le fantasme ou le délire, et que la visée fondamentale du psychisme est la jouissance – fût-elle imaginaire – et non la cognition. La civilisation contemporaine fait consister et promeut la dimension imaginaire, en particulier grâce aux nouvelles technologies. Cela a un impact direct sur la clinique contemporaine, qui apparaît sous domination de l'imaginaire. Cette omniprésence de l'imaginaire dans la vie concrète – pensons ici à l'usage des différents écrans – tente de combler le trou béant laissé dans le symbolique par le déclin du Nom-du-Père.

Si le rêve, formation de l'inconscient, est à rapporter à la névrose et le délire à la psychose, le fantasme concerne ces deux structures, et fait aussi le noyau de la perversion. Cela interroge le statut du rêve dans la psychose et la dimension du délire dans la névrose, ou encore la déclinaison du fantasme dans les structures cliniques. Comment la dimension imaginaire prend-elle place dans le rêve, le fantasme et le délire ? Au plan social, nous voyons la place que cette dimension occupe avec les *fakes news*, le complotisme, les dites bulles informationnelles, etc.

Quelle incidence dans la clinique analytique ? Ces trois termes sont à lire aussi à partir des dimensions du symbolique et du réel. En effet, si la cure analytique ne méconnaît pas la dimension de l'imaginaire, dans la parole elle mobilise le symbolique pour traiter le plus réel du *parlêtre*, le symptôme, la jouissance. Au moment où les semblants vacillent, l'orientation par le réel de la psychanalyse donne un cap pour la politique de la cure, la stratégie du transfert et la tactique de l'interprétation.

Le rêve et son vouloir-être interprété

En tant que formation de l'inconscient, le rêve est une réalisation substitutive d'un désir qui émerge pendant le sommeil. Freud établit ainsi la *fonction physiologique* du rêve qui répond à un même besoin : protéger le sommeil du rêveur. Ainsi, le rêve est-il le *gardien du sommeil*.

À cette fonction physiologique s'ajoute une *fonction psychologique*, de prophylaxie : réaliser les désirs inconscients.

Le rêve procède par une réalisation hallucinée, imaginée, qui se substitue à la réalisation motrice. Selon le degré de censure qui intervient, ce désir va être plus ou moins crypté dans le rêve. Il est à ciel ouvert chez l'enfant, telle Anna, la fille de Freud, qui, mise à la diète après une indigestion, rêve de fraises. De même à la fin de l'analyse ou, de façon insupportable,

dans le cauchemar qui réveille quand le désir apparaît dans une trop grande crudité, où la pulsion s'y manifeste ouvertement, et que le réel vient frapper à la porte. Ici le rêve échoue à préserver le sommeil.

Le cryptage du rêve appelle le déchiffrement. C'est pourquoi il est, selon Freud, la *voie royale vers l'inconscient*. Dans sa première topique, Freud indique que l'on ne prend pas conscience du contenu de son inconscient, du désir inconscient, car il est irrémédiablement inaccessible à la « conscientisation ». La méthode analytique vise un accès indirect à la conscience, *via* les formations de l'inconscient que sont les lapsus, actes manqués, symptômes et rêves.

Il s'agit d'encourager l'analysant à livrer ses associations d'idées, ses souvenirs, ses pensées à partir des éléments du récit du rêve. C'est à partir de ces associations que l'on accède au symbolisme singulier, privé, du rêveur et de chaque rêve. Freud va même jusqu'à dire que l'on doit lire un rêve comme un rébus où, à chaque image correspond un son, un mot. C'est en ramenant chaque image à un signifiant que le rêve peut être interprété, et que le désir inconscient qui s'y satisfait se déduit. Ainsi, l'analysant gagne-t-il en savoir sur ce qu'il en est de son inconscient. Cependant, *pas-tout* rêve et pas-tout du rêve n'est interprétable, ce qui conduit Freud à considérer que qu'un point ininterprétable s'atteint, il le nomme l'ombilic du rêve – *der Nabel des Traums*.

Si le rêve a une fonction « naturelle », spontanée, pré-analytique, il va prendre en outre une fonction spécifique dans la cure psychanalytique. Par exemple, il arrive assez fréquemment que ce soit un rêve qui signe à proprement parler l'entrée du sujet en analyse – dans la nuit qui précède la séance, un rêve peut indiquer le *vouloir-être interprété* d'un désir inconscient et marquer le franchissement. L'interprétation vient assez fréquemment du sujet lui-même, sans que l'analyste ne fasse autre chose que d'accueillir cet événement, et d'en tirer les conséquences, c'est-à-dire le mettre au pied du mur de l'acte analytique.

Il y a par ailleurs les rêves de transfert, qui mettent en jeu l'analyste ou la cure. On voit aussi comment certains rêves contribuent de façon majeure à l'analyse en faisant apparaître quelque chose qui restait en réserve, ou en apportant une réponse à une question, une sortie d'impasse, ou encore en poussant le sujet à l'acte.

Si l'on ne se réveille que pour mieux rêver et que *La Vie est un songe*, comme dit le titre de la pièce de Pedro Calderon de la Barca, cela conduit alors au fantasme. Autrement dit, on se réveille pour continuer à rêver, c'est le fantasme. C'est ainsi que, dans la vie diurne, le fantasme prend le relais du rêve.

Le fantasme et le rapport du sujet à la jouissance

Non seulement nous rêvons quand nous dormons, mais aussi quand nous ne dormons pas. Freud s'intéresse aux rêves éveillés – *Tagtraume*. Ces fantasmes diurnes méritent selon lui le nom de rêves en tant qu'ils sont tout autant des accomplissements d'un désir. Il y a donc des phénomènes de frange entre rêve et fantasme¹.

Approchons le fantasme par la phénoménologie de la vie quotidienne. Qu'est-ce qui est commun au rêve éveillé, à la fantaisie et au fantasme ? Nous pouvons l'aborder par la limite, la distinction ou par les phénomènes de frange, de marge.

1. Cf. Freud S., « La création littéraire et le rêve éveillé », *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard 1952, p. 69-81.

Quel est le statut de ces fantaisies que le sujet se raconte tous les soirs pour s'endormir et dont il ne fait l'aveu qu'après des années d'analyse ? *Quelle serait ma vie si je gagnais à la loterie, moi qui n'y joue jamais ? Comment organiserais-je la défense d'un bastion assiégé si j'en étais le commandant ?* Une femme, dont la pensée s'échappe quand elle est au travail ou qu'elle conduit sa voiture, se voit dans les bras d'un homme qu'elle aime, qu'ils partent en croisière... Rêveries ou fantaisies ? Rêve ou fantasme ?

Dans le Séminaire *La Logique du fantasme*, Lacan fait passer le fleuve de la logique dans les écuries du fantasme. Il vise à ramener le fantasme à une structure. D'abord avec Freud, qui réduit le fantasme à une phrase – *Un enfant est battu* –, laquelle lui sert à extraire la formule universelle du fantasme en la décomposant en trois phases. Première phase : le père bat l'enfant. Cette formulation est extraite des souvenirs : l'enfant voit le père ou un substitut, tel un maître, battre un enfant, son frère, sa sœur, un camarade, et cela se traduit dans la formule générale, qui est une structure dont les termes peuvent changer à la condition que les relations soient conservées. Cela conduit à la troisième phase : *Un enfant est battu*. Freud note que ces phases sont accessibles à la remémoration, la première, ou conscientes, la troisième (la seconde est le fantasme avoué lui-même). De la phase 1 à la phase 3, nous passons du souvenir au fantasme rapporté par les patients. Mais il indique qu'il y a une phase 2 : *Je suis battu par le père*, qui est la plus lourde de conséquence bien qu'elle n'ait pas d'existence réelle. Elle n'est ni remémorée ni portée à la conscience. C'est une construction nécessaire de l'analyse, et ne se justifie que logiquement. Si cette phase est la deuxième, elle n'en reste pas moins la structure fondamentale du fantasme en tant que tel. Ce fantasme est inconscient – dans la névrose – et il est masochique.

La phase 2, jamais reconnue par le sujet, permet de parler de fantasme inconscient – ce que Lacan désigne ensuite comme le fantasme fondamental. On sort ici de la fantaisie à caractère sexuel pour s'approcher d'une formule plus générale qui va faire la trame de la position du sujet dans le rapport à la jouissance et à l'autre.

Dans le Séminaire XIV, Lacan subvertit la formulation cartésienne – *Je pense donc je suis* – pour aboutir à une première formulation du cogito lacanien – *Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* – qu'il croise avec l'écriture du fantasme qu'il a produit précédemment – $\$ \diamond a$ –, où le sujet barré est relié à l'objet *a*. Lacan finit par dire qu'il est l'axiome de toute l'existence du sujet.

Si nous ne considérons pas le sujet dans son rapport à l'autre, mais bel et bien à *a* en tant qu'objet *a*, c'est le rapport du sujet à la jouissance en tant que telle qui est en jeu, et en particulier, les objets *a*, objets de la pulsion, dits aussi objets partiels : oral et anal freudiens, voix et regard lacaniens. Nous passons alors de l'universel du fantasme au particulier du fantasme, de la structure *Je suis battu par le père* à *Le sujet dans son rapport à l'objet a*. L'objet *a*, c'est la composition singulière des objets pulsionnels. C'est alors que le théâtre de la première lecture disparaît et fait place au rapport que le sujet a avec la jouissance, tout du moins ce qui en est accessible par l'objet. Cela va amener à rechercher, dans la cure, non pas si l'analyste est en place de père ou de telle autre figure substitutive, mais en place d'objet, et de quel objet il s'agit. Le transfert révèle quel l'objet *a* domine pour le sujet, pour autant que l'analyste parvienne à s'en faire le semblant, *semblant d'objet a*².

2. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 88.

Dans « Position de l'inconscient », Lacan parle de « causation du sujet³ ». Des modalités de la causation du sujet dépend la production de son fantasme. Le premier temps de cette causation est l'aliénation du sujet à l'Autre ; le sujet s'en détache comme effet du signifiant. Il se détache d'un certain substrat qu'est l'organisme, un amas de cellules, sous l'incidence de la parole et du langage. Comme effet du signifiant, le sujet émerge de cette aliénation : $\$$. Le second temps est la séparation d'avec l'Autre, d'où est produit l'objet *a*. Ainsi, le fantasme articule-t-il le résultat de ce que produit la causation du sujet, de l'aliénation et de la séparation.

Du procès de causation découle la singularité qui va se condenser dans le fantasme. S'y définit le rapport du sujet, non seulement à l'autre, mais aussi à la jouissance. Le fantasme est donc un voile jeté sur le réel de l'impossible du rapport sexuel. Faute d'écriture de ce rapport, il y a une phrase, celle du fantasme. Cela ne se substitue pas au rapport sexuel, mais y supplée. Lacan propose ici une écriture de ce qui y supplée au rapport sexuel : l'écriture du fantasme. Ce dernier est *une fenêtre ouverte sur le réel*, mais une fenêtre voilée. Le fantasme ne permet pas de rencontrer l'autre, mais de prendre l'autre comme objet *a*. Dans *Encore*, Lacan indique que cela n'empêche pas l'amour en tant qu'il supplée au rapport sexuel⁴ qu'il n'y a pas.

Il y a chez Lacan un effort de mise en logique de ce qui est structuré comme un langage. Plus tard, il aura recours à la topologie des nœuds pour aborder le reste de la logification. Il est à noter que tout du langage n'est pas *logifiable*.

Dans « La Troisième », Lacan indique que le sujet de la psychanalyse est le sujet cartésien, celui du cogito⁵. Celui que l'on reçoit en analyse y entre à partir de cette conclusion logique. Il vient avec cette certitude du *Je pense donc je suis*. C'est le sujet moderne qui croit tenir son être de lui-même, de sa pensée, du sentiment de son existence. Si Descartes a été le seul à avoir le cran de proférer son cogito, cela s'est néanmoins répandu dans le monde et c'est aujourd'hui le credo du sujet contemporain. C'est une rupture d'avec la tradition pour laquelle le sujet tient son être de l'Autre – non pas de sa propre pensée, mais de Dieu, qu'il en est la création, qu'il lui doit son existence. Le regain contemporain de ce cogito pré-cartésien est d'ailleurs inquiétant, car il contrevient à l'entrée en analyse. Il faut en être passé au cogito cartésien pour faire une analyse. C'est ainsi que le sujet de la psychanalyse n'est autre que le sujet de la science.

Ce passage d'une certitude à une autre s'est avéré nécessaire pour que la psychanalyse soit possible. De surcroît, c'est par l'événement Freud qu'elle est passée du possible au contingent de l'existence. Au sens logique d'ailleurs, la psychanalyse n'est pas nécessaire, mais contingente. Lacan indique que l'opération analytique vise à parvenir à un autre cogito : « *Je pense donc Se jouit*⁶ ». Il précise : « Ça rejette le *donc* usité, [celui de Descartes,] celui qui dit *Je suis*. » Il fonde ainsi *suis* et *jouis* et transforme le *Je* en *Se*. Car la pensée ne définit pas un être, mais une jouissance. Plus exactement, c'est une jouissance qui produit ou définit une pensée. Dans le passage de la pensée à la parole, il y a une cession de libido, cession de jouissance qui n'est pas une perte sèche. Disons au passage que l'analyse n'est pas une

3. Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 839.

4. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 44.

5. Cf. Lacan J., « La Troisième », *La Cause du désir*, n° 79, octobre 2011, p. 12.

6. *Ibid.*

pratique de frustration, mais d'échange. L'entrée en analyse consiste en un échange consistant à troquer la jouissance de la pensée contre la jouissance du blabla. Il y a un passage du *Je pense donc Se jouit* au *Là où ça parle ça jouit*. Le sujet de la psychanalyse n'est pas un sujet pensant, un *pensêtre*, mais un *parlêtre*, puisque c'est même un corps parlant qui se déploie dans l'expérience analytique.

Le délire, une réponse éthique

Dans son texte « Lacan pour Vincennes ! », Lacan indique que Freud « a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou c'est-à-dire délirant⁷ ». Nous nous situons ici au niveau de l'universel. Cela se rapporte au fait que le langage lui-même rate le réel. Le langage est ratage, mensonge, ou délire. Parler, c'est toujours ou mentir ou délirer. C'est un rappel salutaire et bénéfique pour chacun, une maxime de sagesse au niveau de l'universel. Citons Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou. »

La thèse de Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité*, est une monographie étayée sur une quarantaine de cas. Elle ajoute un tableau nouveau à la nosographie psychiatrique : la paranoïa d'autopunition. La dimension de la contrainte parcourt ce livre. Il y a d'abord la contrainte de la psychose elle-même qui s'exerce sur le sujet et qui détermine de façon impérative le sujet dans son délire et dans sa conduite. Il y a ensuite l'incidence factuelle de la contrainte physique par l'emprisonnement d'Aimée durant quelques semaines à la suite de son passage à l'acte, puis son internement pendant neuf ans.

Aimée tente de donner un coup de couteau à une actrice vedette à la sortie d'un théâtre. L'actrice se blesse la main en se saisissant du couteau. Elle ne déposera pas plainte. Aimée est incarcérée, puis internée à Sainte-Anne. C'est là que Lacan la rencontre et qu'il va mener des entretiens quotidiens pendant des mois.

Si Lacan a déjà rencontré la psychanalyse quand il écrit sa thèse, c'est toutefois une psychanalyse d'inspiration jaspersienne, avec la présence de relations de compréhension et faisant toute sa place à la personnalité. C'est pourquoi il ne republie sa thèse qu'en 1975, « non sans réticence⁸ », comme il l'écrit explicitement. Lacan y soutient l'« homologie du délire et de la personnalité⁹ », affirmant ainsi la continuité entre normal et pathologique.

Relevons quelques points de cette thèse.

1. Le délire cède quand la contrainte est maximale. En effet, Aimée est détenue en prison, puis internée sous contrainte à l'hôpital. Lacan remarque que cet arrêt du délire ne se produit pas immédiatement après le passage à l'acte (comme c'est le cas dans le crime passionnel), mais après plusieurs semaines – cela ouvre une clinique différentielle. Il note l'effet thérapeutique de la contrainte elle-même : l'enfermement, les murs, la privation de la liberté d'aller et venir à sa guise¹⁰.

2. Il s'intéresse de très près à la patiente : à son discours, mais aussi à ses écrits. D'ailleurs, il prête moins attention au contenu de son délire qu'à ses états mentaux,

7. Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », in Miller J.-A. (s/dir.), *Scilicet. Tout le monde est fou*, Paris, École de la Cause freudienne, 2023, p. 21.

8. Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, quatrième de couverture.

9. *Ibid.*, p. 56.

10. Cf. *ibid.*, p. 172.

émotionnels et affectifs, à son vécu¹¹. Cela inclut la recherche de la dimension interprétative. Dans ses comptes-rendus de présentations de malades, Lacan interroge davantage le sujet sur les idées, les ressentis, les pensées, les sensations, juste avant un passage à l'acte ou lors de changements vitaux que sur le contenu du délire. Il procède également à une véritable enquête sur l'histoire et la vie de la patiente, mais aussi de son entourage, de sa famille. Il mène des entretiens avec les proches d'Aimée, consulte les rapports de police, les certificats d'hospitalisation. Il trouve, dans le délire, des thèmes de persécution et de grandeur.

3. Son enquête le conduit à une conclusion surprenante et qui garde aujourd'hui toute sa valeur : le délire, qui s'oriente vers des personnages connus – comme un écrivain qui raconterait la vie d'Aimée dans ses romans, l'actrice vers qui le passage à l'acte se produit, mais aussi le prince de Galles qui protégerait Aimée –, détourne la patiente du passage à l'acte contre sa propre sœur qui lui aurait volé son fils : « elle substitue à l'objet qui s'offre directement à sa haine, un autre objet, qui a provoqué chez elle des réactions analogues par l'humiliation éprouvée [...], mais qui a l'avantage d'échapper à la portée de ses coups¹² ». Ici s'éclaire la fonction du délire : détourner le passage à l'acte, éloigner les personnes sur qui il s'exerce. C'est la dimension du délire comme défense contre la jouissance qui amène à interroger une dimension éthique du délire.

Le délire n'est donc pas une erreur. C'est à la fois une mise en forme et une protection contre la jouissance. C'est pourquoi il ne s'agit pas d'éradiquer le délire, mais d'en saisir la fonction. Dans son texte sur Schreber, Freud indique déjà que le délire est *une tentative de guérison*. Plus globalement, la psychose n'est pas une erreur cognitive, de connaissance ou de logique. Elle est déterminée par un rapport à la jouissance. Cela répond à la thèse selon laquelle le psychisme est orienté par la jouissance, et non par la connaissance ou la cognition. Le psychisme et l'organe sur lequel il s'étaye – le cerveau, le système nerveux central – tendent vers la jouissance et non la cognition. C'est donc le rapport à la jouissance qui détermine le délire et non le contraire. Le délire n'est pas pulsionnel, il est création langagière, élaboration, articulation qui détourne du pulsionnel.

En cela, le délire est une réponse éthique. D'où la nécessité d'y regarder à deux fois avant de tenter de le faire taire – il en va de même, d'ailleurs, pour tout symptôme. Le symptôme a une fonction de défense, c'est ce que le sujet trouve de mieux, ou de moins pire, pour répondre au conflit vital qui le traverse. En psychanalyse, on ne se précipite pas à faire disparaître le symptôme. C'est au cours du traitement que le sujet élabore des réponses moins coûteuses que le symptôme, que se desserre l'étau dans lequel il est pris. Le symptôme perdant sa fonction, c'est une autre réponse qui s'y substitue. La plupart du temps, cette réponse dérive elle-même du symptôme, elle en conserve des éléments, mais débarrassés de la jouissance insupportable. Lacan l'appelle *sinthome*.

4. Revenons à Aimée. Le moteur et l'énergie du délire comme détour, dérivation, c'est le sentiment de culpabilité portant sur les haines qu'elle éprouve pour sa sœur, pour sa mère, pour la perte de son premier enfant et pour l'exposition de son fils à la persécution. Si la culpabilité prend ces guises – ces formes –, Lacan l'attribue structurellement au surmoi et,

11. Cf. *ibid.*, p. 208.

12. *Ibid.*, p. 234.

dans le Séminaire *Les Psychoses*, à la forclusion du Nom-du-Père pour tempérer les exigences féroces du surmoi.

[Par l'attentat sur l'actrice et par son incarcération, la] malade a "réalisé" son châtement : elle a éprouvé la compagnie où elle est réduite de délinquants divers, par une brutale prise de contact avec leurs faits, leurs coutumes, leurs opinions et leurs exhibitions cyniques à son endroit ; elle a pu constater le blâme et l'abandon de tous les siens ; et de tous, à l'exception de ceux-là seuls dont le voisinage lui inspire une vive répulsion. Ce qu'elle réalise encore, c'est qu'elle "*s'est frappée elle-même*", et paradoxalement c'est alors seulement qu'elle éprouve le soulagement affectif (pleurs) et la chute brusque du délire, qui caractérisent la satisfaction de la hantise passionnelle¹³.

Le passage à l'acte et la contrainte qui s'ensuit répondent à la culpabilité par le châtement, par la pénitence. Toute la thèse de Lacan vise à démontrer la causalité psychique de la psychose paranoïaque – et notamment les dimensions familiale, relationnelle et sociale dans lesquelles elle se loge. C'est ce qui, par la suite, fonde son approche relationnelle et sociale dans la dimension du soin et du traitement. C'est ce qui lui permet d'envisager l'approche psychothérapique, même si Lacan en aperçoit déjà les limites.

Aimée ne peut faire autrement que délirer et s'autopunir pour faire taire les exigences folles du surmoi, faute du signifiant du Nom-du-Père pour l'en protéger, au moment où s'est accéléré ce que Lacan nomme, dès 1938, « le déclin [...] de l'imgo paternelle¹⁴ ». Aujourd'hui, où la fonction paternelle de médiation entre le sujet et le symbolique s'évapore, qu'est-ce qui peut y suppléer ? C'est une piste de recherche clinique pour laquelle nous ne manquons pas de ressources dans le dernier enseignement de Lacan, mais dont il nous revient de nous faire responsables.

*Conférence d'ouverture de la session 2024 de la Section clinique de Clermont-Ferrand
13 janvier 2024*

13. *Ibid.*, p. 250.

14. Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 60.